

Entrée du camp de Dachau.



Dachau, février 2006.

Sous la direction de
Anne Bernou-Fieseler et Fabien Théofilakis

Dachau

Mémoires et Histoire de la déportation

Regards franco-allemands

Éditions Tirésias

Remarques liminaires, Anne Bernou-Fieseler, Fabien Théofilakis	9
Hommage à Joseph Rovan, extraits de <i>Contes de Dachau</i> et de « L'Allemagne de nos mérites »	13
Discours de H.-P. Hofmann	16
Discours de J.-C. Schlumberger	20
Présentation scientifique, A. Bernou-Fieseler, F. Théofilakis	27
I - Un demi-siècle de mémoriaux	31
Présentation, Barbara Distel	33
Dachau au fil du temps, de 1945 à 2005 : concepts et finalités de la transmission, Harold Marcuse	35
Les lieux de mémoire » de l'internement et de la déportation en France (1945-2004), Olivier Laliou	49
II - Les déportés politiques à Dachau en provenance de France	63
Présentation, Marco Esseling	65
Les déportés de France à Dachau, Barbara Vormeier	67
L'accueil des déportés résistants français en 1945 et leur réintégration dans la société française, Jean-Marc Dreyfus	76
III - Témoignages d'anciens déportés à Dachau	87
Présentation , A. Bernou-Fieseler, F. Théofilakis	89
Général André Delpech	92
Jean Samuel	100
Paul Kerstenne	108
<i>C'était au temps des barbelés</i> , lecture du poème d'Arthur Haulot	117

Cet ouvrage a été publié en version allemande
aux Editions Meidenbauer (Allemagne) sous le titre
Das Konzentrationslager Dachau: Erinnerung, Erlebnis, Geschichte
ISBN: 3-89975-058-6

longues années, se sont traduites dans une étude publiée en 2001 sous le titre *The Legacies of Dachau*¹ dont il n'existe, malheureusement, toujours pas d'édition allemande². Jusqu'à aujourd'hui, Harold Marcuse est resté un fin observateur qui enquête de l'extérieur sur le travail réalisé dans les mémoriaux et sur l'influence qu'ils exercent sur leur environnement. Il va vous présenter les différents concepts développés depuis 1945 pour l'aménagement du site et l'installation d'expositions documentaires dans l'ancien camp de concentration de Dachau.

Olivier Lalieu travaille au Mémorial de la Shoah de Paris. Ce mémorial a récemment inauguré une nouvelle grande exposition à l'occasion du soixantième anniversaire de la libération des camps de la mort et a également ouvert au public un monument en mémoire des Juifs français assassinés.

J'avais rencontré Olivier Lalieu lorsqu'il fut chargé par le ministère de la Défense française de la réorganisation du mémorial du camp de concentration de Natzweiler-Struthof en Alsace et qu'en tant que chef du projet, il s'était intéressé aux concepts élaborés dans les autres mémoriaux.

Il vous parlera des lieux qui ont servi de camps d'internement sur le territoire français et d'où sont partis des trains de déportation en direction des camps de concentration et d'extermination nationaux-socialistes. Olivier Lalieu éclairera l'évolution de la société française par rapport à sa façon d'appréhender ces lieux et leur histoire.

1. Marcuse, Harold, *Legacies of Dachau: The Uses and Abuses of a Concentration Camp, 1933-2001*, Cambridge University Press, 2001.

2. Ni française [note des éditeurs].

Professeur Harold Marcuse¹

Dachau au fil du temps, de 1945 à 2005 : Concepts et finalités de la transmission²

Plan d'ensemble

Le camp de concentration de Dachau a été ouvert en 1933 et libéré en 1945. Depuis cette libération, il y a soixante ans, le camp a été exploité de diverses manières, notamment, et ce depuis le début, à des fins de préservation de la mémoire et d'éducation. La présente communication se propose de passer en revue les différents concepts et les finalités respectives des quatre aménagements successifs de l'ancien camp de concentration de Dachau en tant que lieu de mémoire et d'éducation. Pour conclure cette intervention, j'appliquerai quelques enseignements tirés de l'histoire des aménagements antérieurs à l'aménagement actuel du mémorial. La question qui nous occupera tout au long de cette conférence est la suivante : *quels sont les enseignements que nous pouvons tirer de l'histoire des précédents aménagements de Dachau pour mieux atteindre nos objectifs dans l'aménagement actuel du mémorial ?*

1. Professeur d'histoire contemporaine et d'histoire de l'Allemagne, Université de Californie, Santa Barbara.

2. Version du 11 novembre 2005. Traduction de la contribution ainsi que des titres et des citations en allemand de Judith Yacar.

1. Mai 1945 : les images de l'horreur

La première exposition montrée dans l'enceinte du camp libéré fut organisée immédiatement après la guerre par l'armée américaine. Elle se donnait pour objectif d'éduquer – de « rééduquer » comme on disait à l'époque – les présumés criminels nazis internés dans le camp. On ne dispose d'aucune image de cette première exposition. L'illustration ci-dessus est donc une affiche largement diffusée dans l'Allemagne occupée à partir de mai 1945 et révélant l'état d'esprit de l'époque. Les trois premières photos de cette affiche proviennent de Dachau, les deux dernières des camps annexes de Landsberg ou de Kaufering. Ces photos montrent quelques-unes des scènes les plus atroces et les plus inhumaines parmi celles que l'on connaît des camps. C'était ce genre d'images qui étaient exposées dans le camp libéré de Dachau.

La citation suivante est extraite du journal d'un général de la Wehrmacht interné au camp de Dachau en octobre 1945. Voici comment il décrit cette première exposition¹ :

« Nous voilà dans le camp de concentration ! À droite se trouve un petit bâtiment discret, une baraque en bois, basse de plafond, sombre, insignifiante. Aux murs, à hauteur des yeux, sont accrochées des photos grand format, prises dans le camp, des images atroces de détenus du camp affamés, des montagnes de cadavres, des créatures suppliciées. »

La première exposition de Dachau fut donc conçue pour montrer les atrocités sans ménagements. Son message était clairement formulé dans le titre de l'affiche : « Ces actes infâmes : c'est de votre faute ! ». Et le sous-titre de poursuivre :

« Vous avez tranquillement regardé et toléré sans rien dire. Voilà votre grande faute. Vous partagez la responsabilité de ces crimes cruels ! »

1. Naumann, Gert, *Besiegt und « Befreit. » Ein Tagebuch hinter Stacheldraht in Deutschland, 1945-1947*, Leoni : Druffel, 1984, p. 139.

Diese Schandtaten: Eure Schuld!



Les Alliés voulaient que l'opinion publique allemande reconnaisse sa propre culpabilité et qu'elle se détourne, repentante, de l'idéologie nazie. Mais les images de l'horreur eurent aussi d'autres effets, lourds de conséquences pour l'évolution ultérieure.

On peut répertorier trois types de réaction primaire des citoyens allemands lorsqu'ils furent confrontés à ces images. Je les nommerai « les trois mythes fondateurs de la République fédérale d'Allemagne ». Il faut, à mon avis, tenir compte aujourd'hui encore de ces trois mythes dans l'aménagement de tout mémorial de camp de concentration. Ces trois mythes étaient les suivants :

Premièrement, l'allégation d'ignorance. « Nous ne savions pas ! » Dans un premier temps, la population allemande prétendit ne rien avoir su des crimes commis. Elle refusait d'admettre l'existence des crimes contre l'humanité. Quand les preuves s'avéraient irréfutables, on s'appliquait à les faire disparaître. Nous verrons plus loin qu'on a procédé jusque dans les années quatre-vingts à l'élimination clandestine et inutile des vestiges du camp.

Deuxièmement, le public ciblé fit ressortir qu'il avait *lui-même* été victime. Il avait, disait-il, lui aussi beaucoup souffert d'Hitler et de la guerre. Il continuait aujourd'hui à souffrir de l'occupation alliée, de la division de l'Allemagne et notamment des Soviétiques. On se heurta donc durant des décennies – et aujourd'hui encore – à une grande résistance au sein de la population refusant de se reconnaître dans le rôle du bourreau.

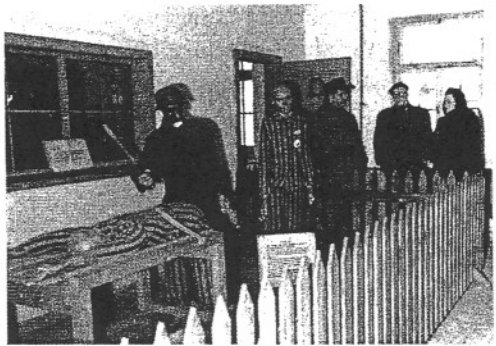
Il faut d'ailleurs voir dans cette résistance le troisième mythe fondateur. De nombreux citoyens allemands voyaient dans l'absence de résistance ou la maigre résistance au régime nazi la légitimation d'un droit de résister. « Jamais plus » la population allemande ne laisserait s'accomplir une injustice *dirigée contre elle*. Ces résistants mythiques, s'estimant victimes *de la mémoire* du camp de Dachau, essayèrent d'empêcher que naisse ou que s'étende le mémorial de Dachau.

2. 1945/46-1953 : visualisation de la brutalité du quotidien concentrationnaire

Voilà pour l'exposition des Alliés. Passons maintenant à la deuxième exposition, organisée par les survivants allemands du camp. L'illustration suivante montre une exposition qui eut lieu pendant les procès de Dachau vers la fin de l'année 1945 dans le crématoire de Dachau.

Quels sont les changements intervenus par rapport à la première exposition montrant les photos de l'horreur ? Je soulignerai deux différences.

Premièrement, il ne s'agissait plus des images choquantes de la dernière phase des camps de



concentration. À la place, on souligna les brutalités qu'avaient à endurer les détenus au quotidien dès 1933. Cette exposition réagissait à l'allégation d'ignorance qui laissait supposer que les conditions n'avaient atteint ce degré de cruauté que vers la fin de la guerre. Cette exposition montre clairement que la brutalité meurtrière était dès 1933, dès le début donc, partie intégrante du système nazi. On ne mit donc pas les montagnes de cadavres au centre du dispositif, mais le *Prügelbock*¹.

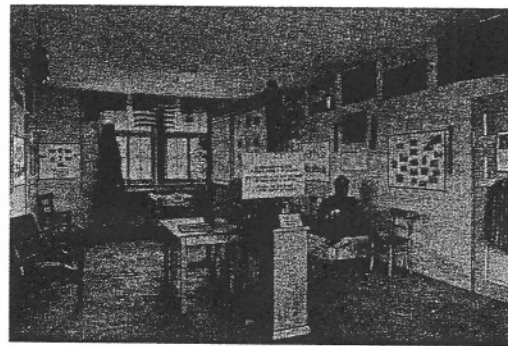
Quel objectif poursuivaient les survivants en agissant ainsi ? Ils voulaient rendre visibles les actes de cruauté quotidiens qu'ils avaient endurés pendant de nombreuses années, ils voulaient montrer et informer les gens sur ces actes de cruauté quotidiens et permanents. Je pense que le recours à la *visualisation* est, encore aujourd'hui, un aspect très important de tout mémorial. Quant à savoir si la présence de mannequins était le meilleur moyen pour parvenir à cette fin, c'est une autre question. Les mannequins ont quelque chose de ridicule en soi qui détournent de la gravité du propos.

La deuxième différence d'importance fut qu'il y eut davantage d'explications sur les objets exposés. On peut distinguer des panneaux explicatifs sur la deuxième illustration. On ne disposait pas encore de beaucoup de documents écrits en 1945 et il y avait peu de photographies authentiques du quotidien concentrationnaire. Mais cette exposition eut lieu sur place, *dans* le crématoire même, si bien que la terrible réalité du camp était clairement présente.

Il y eut en 1949 un scandale international, lorsqu'on apprit que les charniers de la Leite (ou Leitenberg) avaient été négligés. Les autorités bavaroises et de Dachau conclurent que cette deuxième exposition

1. table à bastonnade.

nuisait encore davantage à leur réputation et la firent actualiser en 1950. L'illustration ci-contre montre la troisième version, beaucoup plus objective : les mannequins avaient été supprimés et remplacés par des panneaux explicatifs accompagnés de photos et de textes.



L'aspect éducatif est mis beaucoup plus en valeur, ce qui explique le plus grand nombre de textes et de photos. Le *Prügelbock*, accompagné d'un panneau explicatif, mais sans mannequins, rejoint l'arrière-plan. Tout est expliqué en trois langues, l'exposition s'adresse à un public international. Les drapeaux internationaux sur le toit de la salle d'exposition suggèrent eux aussi cette volonté.

Outre le caractère informatif, on privilégia également l'objectif commémoratif en exposant par exemple une urne remplie de cendres du crématoire.

L'exposition se trouvait dans l'ancienne *Aufenthaltsraum*¹ des détenus chargés du fonctionnement du crématoire. Les visiteurs avaient également accès à la salle de déshabillage, aux chambres à gaz, à la morgue et à la salle de crémation, les panneaux explicatifs étaient respectivement rédigés en trois langues.

Mais il y eut aussi avoir un regard critique porté sur cette exposition. Au mois de janvier de l'année 1952, un journaliste de la *Süddeutsche Zeitung* publia une description de l'exposition. En voici un extrait² :

« L'entrée est gratuite, bien que le vaste crématoire soit aménagé comme un musée. Salle de déshabillage, chambres à gaz, morgue, salle de crémation – tout est indiqué sur des panneaux rédigés en trois langues.

Le bâtiment ressemble à une usine. Une énorme cheminée écrase les murs de l'édifice d'un étage. Au premier abord, on est surpris par la

1. salle.

2. Steinmayr, Joachim, « Wenn das Grauen zur Sehenswürdigkeit wird... Sieben Jahre nach der Befreiung ist das KZ Dachau ein düsterer Anziehungspunkt für Fremdenverkehr », *Süddeutsche Zeitung*, 12. Januar 1952. Réimprimé sous le titre « Was der Jude 27660 erlebte: Auch unser Berichterstatter besuchte die Verbrennungsöfen von Dachau, » *Ruhr-Nachrichten*, 25. Januar 1952.

pancarte cartonnée sur laquelle on peut lire "Nie wieder - Never again - Jamais plus", encadrée par le drapeau du Land de Bavière et le drapeau fédéral, tous deux de la taille d'une serviette de toilette, pancarte qui semble avoir été placée devant l'entrée pour une durée ne devant pas devoir excéder celle d'une fête d'achèvement du gros œuvre. Une exposition remplit désormais une vaste salle, autrefois "salle d'attente pour les détenus": des photographies, maquettes, affiches, un uniforme "original" de détenu, des plans topographiques des cimetières juifs et chrétiens, un tableau présentant le système de triangles permettant de distinguer les détenus. Les pièces exposées sont accrochées aux murs sans chercher à attirer le regard, illustrées par des bouts de textes imprimés. Deux fauteuils râpés et quelques pots de fleurs traînent en plein milieu. Un groupe de soldats américains admirent le "Bock" — un chevalet en bois sur lequel on attachait les détenus pour leur administrer des châtiments corporels. Le visiteur wurtembergeois examine les cartes postales qu'il vient d'acheter et qui portent le sigle spécial "crematory Dachau". »

Cette exposition répondait aux standards de l'époque pour un musée de ce type au début des années 1950. Elle était bien faite, de bon goût et donnait des informations détaillées sur le passé. Mais manifestement elle déplut aux autorités locales. Celles-là estimèrent que l'exposition nuisait à leur réputation, et elles voulurent la supprimer. J'en viens ainsi au troisième aménagement.

3. 1948-1963 : « Le lotissement de Dachau-est »

Ce que les autorités bavaroises auraient préféré, c'est qu'on ne leur rappelle tout simplement plus l'époque nazie. Au cours de l'automne 1948, l'armée américaine rendit l'ancien camp de concentration au Land de Bavière. Le parlement du Land, le Landtag, décida immédiatement de transformer le camp de concentration en un lotissement pour réfugiés allemands d'Europe orientale.

L'illustration ci-contre montre l'ancienne allée centrale du camp transformée en quartier idyllique. Le Landtag bavarois consentit d'énormes sommes d'argent pour procéder à cette transformation. Il y eut bientôt plus de 500 logements dans l'enceinte de l'ancien



camp, mais aussi des entreprises, des épiceries, une école et un jardin d'enfants, des restaurants et des églises.

L'ancien camp de concentration fut officiellement baptisé « lotissement de Dachau-est ». L'illustration ci-contre montre à quoi ressemblait ce dernier en 1956. Les principales transformations sont les suivantes :



— Dans l'aile centrale du bâtiment de l'intendance fut installée une grande usine de maroquinerie.

— Sur la place d'appel furent édifiés un temple protestant et une église catholique.

— À l'entrée du lotissement, sur la face est, le mirador sud avait déjà été détruit.

— Il manque le toit du mirador nord sur la face est.

— Des caves à pommes de terre avaient été aménagées dans les anciennes fosses, car il n'était pas possible de creuser des caves sous les baraques.

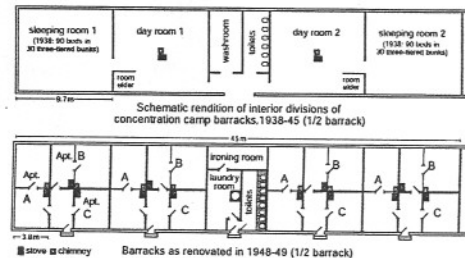
— Le complexe extérieur du *Jourhaus* était un vestige d'une ancienne usine de munitions de la Première Guerre mondiale. Il fut détruit à la fin des années 80.

La vue aérienne montre aussi les nouvelles toitures des baraques. À l'intérieur, les baraques avaient été entièrement reconstruites.

— L'illustration ci-contre montre la réorganisation des dortoirs et des salles de jour en trois appartements distincts. Ainsi, chaque ancienne baraque abritait désormais 24 appartements. L'image de droite montre une moitié de baraque avant et après transformation : en haut se trouve le plan du camp, en bas le plan des appartements du lotissement.

— C'est dans l'ancien bloc 3 que l'on procédait aux cruelles expérimentations pseudo-médicales.

L'illustration ci-contre montre une épicerie, installée après 1948 dans ces locaux. On peut lire sur les affiches le prix des offres de la semaine (œufs, poisson, pain et lessive).



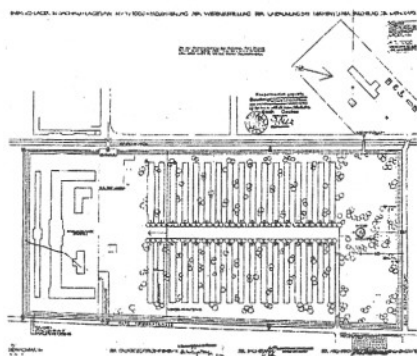
L'exposition de 1950, caractérisée par son effort d'objectivité (illustration p. 38), se trouvait à l'époque dans les locaux du crématoire. Par semaine, des centaines de visiteurs se rendaient à Dachau pour voir l'ancien camp de concentration. La population du lotissement n'appréciait guère. En 1952 fut lancée une campagne contre l'exposition. Les faiseurs d'opinion argumentèrent que l'exposition du camp nuisait à la réputation de Dachau et de l'Allemagne. En mai 1953 son heure sonna : l'exposition fut vidée sans tambour ni trompette lors d'une intervention brutale, et le bâtiment du crématoire fut fermé. On alla même plus loin.

Deux ans plus tard, le conseil municipal de Dachau voulut fermer aux visiteurs l'ensemble du site du crématoire. À l'été 1955, le Landrat (conseil de district) de Dachau demanda même la démolition du bâtiment du crématoire. Voici un extrait du discours prononcé par le Dr Baumgärtner, alors ministre de l'Agriculture du Land de Bavière, à l'occasion de la fête annuelle de Dachau, à l'été 1955¹ :

« Ce n'est pas en contemplant le crématoire que l'on pourra réparer les crimes de l'époque nazie. C'est pourquoi je pense que le crématoire doit disparaître. Il faut en finir avec la diffamation de la région de Dachau et de sa population ! »

Il ajouta toutefois que l'on pourrait ériger un « monument digne » destiné à rappeler « le sacrifice des détenus ». Telle était donc l'idée des autorités locales : pas de musée, pas de vestiges, le moins de visiteurs possible, tout au plus un monument sobre. Sous couvert de « dignité », ils entendaient effacer toute spécificité historique. Volkhard Knigge, directeur du mémorial de Buchenwald, a fait remarquer très justement que moins il y a de vestiges, plus on peut les interpréter librement. « Minimiser les vestiges permet de maximiser les interprétations potentielles ». En d'autres termes : moins il est possible de visualiser un mémorial, plus il est facile de minimiser le passé.

Ces tentatives visant à obtenir la démolition se poursuivirent pendant de nombreuses années. Dès qu'une



1. Voir l'article intitulé : « Dr Baumgärtner: 'Krematorium muss verschwinden!' » *Münchener Merkur/Dachauer Nachrichten*, 11. August 1955.

occasion se présentait, on démolissait d'abord et on demandait ensuite. En 1957, on commença, sans annonce préalable, la destruction d'un autre mirador. Dans les années 1980 encore, les bulldozers engloutirent de nombreux bâtiments du camp SS, ainsi que la maison du Commandant du camp et les voies ferrées qui conduisaient au camp.

Un plan de 1960 illustre l'idée poursuivie (illustration p. 42). Dans la mesure où elles n'avaient pas le droit de tout raser ni de tout fermer, les autorités locales décidèrent d'imposer un « mémorial vert ». Il était prévu de planter des arbres sur l'ensemble du site. Tous les bâtiments en bois de l'extrémité nord devaient être rasés et faire place à des monuments religieux.

Neuhäusler, l'évêque de Munich en fit la proposition et le ministère des Finances de Bavière ainsi que la ville de Dachau donnèrent leur accord. En haut de l'illustration 8, on distingue le tampon d'autorisation de la municipalité. Une note dactylographiée de l'administration municipale souligne de manière explicite :

« Il n'existe actuellement aucun plan de réfection de la clôture (et des tours). Ces mesures ne font ainsi pas l'objet du présent permis de construire. »

Par conséquent : la démolition et la création d'espaces verts étaient acceptables, mais il s'agissait explicitement d'empêcher la remise en état des vestiges détruits.

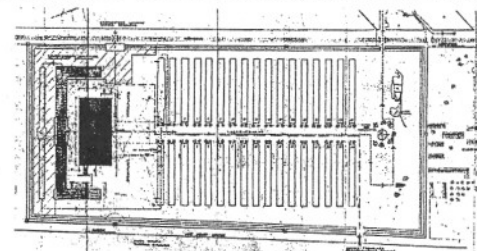
Mais, nous le savons, le crématoire n'a pas été rasé, et l'on n'a pas non plus transformé le site en espace vert. Pourquoi n'est-il rien advenu de ce plan ?

Parce qu'un quatrième groupe l'a empêché, à savoir celui des survivants de Dachau. J'en viens ainsi au quatrième aménagement :

4. 1958 : la planification du CID

Les survivants de Dachau du monde entier furent outrés par la fermeture de l'exposition et par la demande de démolition du crématoire. En 1956, ils fondèrent le

Comité international de Dachau (CID). Les statuts fondation, la « Charte du Luxembourg » de 1962, formulaient les objectifs suivants :



1. la préservation du camp comme lieu de mémoire (et donc l'entretien des vestiges),
2. la création d'un monument, et
3. la création d'un musée.

À quoi ressemblaient leurs plans ? L'illustration de la p. 43 montre une partie du plan de 1965 qui est pour l'essentiel le même que celui de 1958. Le sens prévu de la visite devait conduire, pour commencer, les visiteurs par le *Jourhaus*, puis par un futur mémorial international, puis par une partie du bâtiment de l'intendance. Il était ensuite prévu de traverser l'ensemble du Bunker (la prison du camp). Les lignes diagonales indiquent que cette section du camp était encore occupée par l'armée américaine à l'époque.

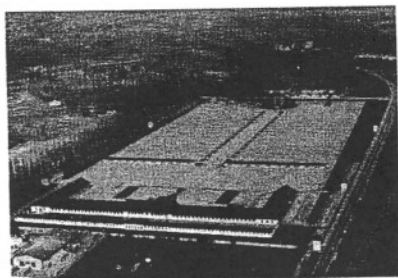
On arrivait enfin au musée proprement dit, aménagé dans l'ancienne infirmerie et dans le baraquement qui servait autrefois de cantine. Puis la visite se poursuivait vers la partie nord du camp, où il était prévu d'édifier des mémoriaux religieux, pour se terminer au crématoire. L'exposition prévue devait prendre place dans les deux baraques situées dans la partie sud. Elle ouvrit ses portes en 1965, mais dans le bâtiment principal. La succession thématique fut, elle, conservée pour l'essentiel.

Dans la baraque B, qui était l'ancienne cantine, on avait prévu de reconstituer trois salles de l'intérieur des baraques : un dortoir original dans son état de 1933, une salle de sanitaires et un dortoir dans son état de 1943. Tous ces aménagements ont été réalisés en 1965 et existent encore aujourd'hui.

En 1958, de nombreux aspects essentiels de l'actuel mémorial et du musée avaient déjà été prévus. Mais il fallut encore de nombreuses années, voire des décennies, avant leur réalisation. Qu'est-ce qui ne fut pas réalisé ou le fut différemment ? Cette question nous permet de passer aux aménagements des années 60, 70 et 80.

5. Les compromis des années 1960, 1970 et 1980

L'illustration ci-contre montre une vue aérienne du mémorial tel qu'il était en 1970. Considérons tout d'abord l'impression générale qui se dégage de cette image, car c'est la différence la plus marquante. Rappelez-vous la vue aérienne de



1956 avec les nombreux aménagements du « lotissement de Dachau-est » : en comparaison, nous avons affaire à un mémorial blanc, propre, stérile, monotone. Peut-on s'imaginer la vie et la mort des 200 000 personnes qui furent détenues ici ? À mon avis, absolument pas.

Comment remplir douze longues années de représentations concrètes ? Les nouveaux arrivants, l'appel quotidien, l'appel au travail, les journées de faim et les nuits de supplice, l'été, l'hiver, année après année ? Est-il possible de se représenter les bourreaux SS, du chef de bloc au Commandant ? Et les détenus, pères, fils, époux, Allemands, Autrichiens, Tchèques, Polonais, Français, Belges, Hollandais, résistants aussi, Juifs, prêtres, homosexuels, femmes ? Est-il possible de se représenter les chefs de bloc et de chambrée, les capos, les familles SS et ainsi de suite ?

À mon avis, la plupart des visiteurs qui se rendent à Dachau aujourd'hui ne sont pas en mesure de s'imaginer tout cela. La plupart des visiteurs s'imaginent vaguement qu'un détenu entré par le portail, séjournait brièvement au camp, et finissait dans les chambres à gaz du crématoire. Cinq, dix, douze ans de détention ? Cela n'est visible nulle part. J'irais jusqu'à prétendre que la plupart des visiteurs assimilent de manière inconsciente la durée du séjour dans le camp à peu de choses près à la durée de la visite du lieu de commémoration.

Mais cessons de spéculer. La différence principale intervenue par rapport aux intentions du Comité international de Dachau, c'est que le mémorial a été nettoyé et par conséquent rendu stérile, neutre.

Ce nouvel aspect résulte du fait que l'ensemble des baraques et des bâtiments en bois a été démoli. Les autorités allemandes argumentèrent que les baraques avaient été tellement modifiées que l'on ne pouvait plus les ramener à leur état d'origine. En outre, il était trop cher de remettre en état et d'entretenir autant de baraquements. Ils n'avaient bien entendu aucunement l'intention de démanteler le lotissement. Ces baraques soi-disant « délabrées » auraient pu rester habitées pendant encore une décennie, voire davantage. Mais ce n'est pas tout. Le CID proposa un compromis. Les survivants voulaient au moins conserver quelques-unes des baraques spécifiques, par exemple l'infirmerie, la baraque disciplinaire et celle du prêtre avec sa chapelle. Les autorités bavaroises n'en tinrent aucun compte. À mon sens, ce refus apporte la preuve que les autorités bavaroises avaient l'intention de démolir le plus possible de bâtiments, par n'importe quels moyens.

Une deuxième différence essentielle est l'accès au mémorial. Bien que le Land de Bavière ait obtenu en 1972 la cession par l'armée américaine

du *Jourhaus* comme voie d'accès au camp, les autorités bavaroises attendirent encore 30 ans avant de commencer à seulement envisager le transfert de l'entrée principale. Comme nous le savons, les autorités de Dachau ont encore par la suite opposé toutes sortes d'obstacles. Voilà pourquoi ce n'est que demain (soit le 1^{er} mai 2005), 40 longues années – quatre décennies – après l'inauguration du mémorial et 60 ans après la libération du camp que cette demande, pourtant élémentaire, sera honorée.

J'en profite pour mentionner un troisième compromis : sur l'illustration de la p. 44, on voit à l'arrière-plan un groupe d'arbres qui entourent la chapelle catholique. L'évêque Neuhäusler a défendu cette ceinture de chênes et de gazon jusqu'à son dernier souffle en 1973. Ce bout d'espace vert est le dernier vestige de son plan consistant à créer des espaces verts sur l'ensemble du camp.

6. Conclusion : les conséquences pour aujourd'hui

Quels enseignements pouvons-nous tirer de cette histoire ? J'ai mentionné au début trois réactions mythiques. Quelles leçons pouvons-nous en tirer pour le travail commémoratif réalisé au mémorial aujourd'hui ?

Premièrement : nous ne pouvons combattre le *mythe du ne-pas-vouloir-savoir* qu'en s'appliquant à montrer une histoire bien documentée et accompagnée d'éléments visuels. « Une histoire bien documentée », cela signifie une histoire qui reste fidèle à la réalité, même si on renonce aux mannequins. Nous ne pouvons certes pas reconstruire ce qui a été détruit ou supprimé, mais nous ne devrions pas avoir peur de la reconstruction. Je ne veux bien sûr pas dire qu'il faudrait aujourd'hui reconstruire à l'identique l'ensemble du camp mais certains détails concrets sont très importants, afin que les générations futures prennent conscience de ce qui s'est passé dans le camp de concentration de Dachau, de la manière dont cela s'est passé, et de la raison pour laquelle cela s'est passé. Alors que cette condition est remplie de manière exemplaire dans l'actuelle exposition du mémorial, il n'en est tenu compte que de manière très insuffisante sur l'ensemble du site par quelques panneaux explicatifs épars. En formulant cette critique, je vais totalement à l'encontre de la ligne définie par la commission d'experts selon laquelle il ne doit y avoir dans l'actuel mémorial « aucune mise en scène ni aucune reconstruction ». C'est entièrement faux et cela reviendrait à assurer *a posteriori* et durablement le succès des partisans de la suppression.

Deuxièmement : il faut qu'un lobby fort et vigilant se mobilise pour le mémorial. Dans les années 1950 et 1960, les survivants de Dachau durent se battre pour la reconnaissance de leur statut au sein de la société, avant de pouvoir imposer la création du mémorial. Lorsqu'ils ne seront plus là – lorsque vous ne serez plus là – car, dans le public d'aujourd'hui, beaucoup d'entre vous y étaient – pour nous guider moralement, il nous faudra être particulièrement vigilants pour ne pas nous laisser détourner de nos objectifs par les combats trompeurs des résistants mythiques.

Troisièmement, je souhaiterais que nous étudions et mettions davantage en valeur l'histoire de notre *rapport* au camp. Pourquoi cela est-il important ?

La plupart des gens qui visitent aujourd'hui le mémorial ont dans le meilleur des cas une idée abstraite de l'histoire du camp. Mais prenons une personne X disposant de connaissances factuelles détaillées sur les camps de concentration et l'époque nazie. Cela ne garantit pas, loin s'en faut, qu'elle y comprenne quelque chose. Il peut très bien s'agir de quelqu'un ayant la tête pleine de détails banals sur les batailles (j'ai régulièrement affaire à ce type de gens parmi mes étudiants en Californie). Bien entendu, nous voulons que les gens disposent d'un solide savoir factuel. Mais nous voulons aussi qu'un lien émotionnel les relie à ce savoir, que ce savoir représente quelque chose, soit important pour eux. L'histoire du camp dans la période d'après-guerre, du fait qu'elle révèle au grand jour les conceptions et finalités divergentes des différents groupes, remplit deux fonctions. Elle permet de comprendre d'une part que ce sont les individus et les groupes eux-mêmes qui font l'histoire. Elle souligne d'autre part la continuité qui relie les hommes d'aujourd'hui aux hommes du passé. Mais en réalité, ni la fabrication de ce lien, ni la reconnaissance de l'influence individuelle ne sont suffisantes. Ce que nous voulons en fin de compte, c'est que les gens agissent en fonction de leur savoir, en fonction de leurs jugements et de leur rapport personnel à ce savoir.

Et si agir en harmonie avec sa conscience est une finalité du travail que permet d'accomplir un mémorial, alors je me permets de faire quatre propositions :

Premièrement : le savoir historique est un présupposé indispensable. Ce savoir doit être correct et vaste. Il est surtout transmis par les textes, et un mémorial n'est certainement pas approprié à la transmission de ce savoir. Cet apprentissage de type cognitif doit passer principalement

par l'école et par les médias qui constituent l'environnement du mémorial. Le mémorial, au même titre qu'Internet et que le matériel didactique, peut constituer un soutien pour le travail en classe.

Deuxièmement, le mémorial doit créer un lien émotionnel par rapport aux événements passés. Il faut qu'il s'agisse d'un lieu authentique qui permette de visualiser et d'« appréhender ». Il faut que nous évitions de nous contenter de l'aspect cognitif. Authentique ne signifie pas uniquement l'original lui-même, mais aussi *comme l'original*. Par conséquent : les reconstructions *fidèles* à la vérité sont indispensables.

Troisièmement, n'ayons pas peur de déclencher des réactions émotionnelles. Certes, les émotions peuvent parfois être un obstacle à la compréhension intellectuelle, mais sans poids émotionnel tout savoir rationnel reste insignifiant. Seul un savoir chargé d'émotion incite à agir. Il faudrait que les générations futures puissent davantage équilibrer la réserve qui a régné jusqu'à présent vis-à-vis des vestiges possédant un potentiel émotionnel.

Quatrièmement enfin : en travaillant concrètement sur les différentes utilisations qui ont été faites du camp depuis 1945, nous commençons à comprendre qu'il y a eu et qu'il y a encore plusieurs manières de traiter le passé nazi. Que certaines décisions qui ont été prises auraient pu l'être différemment. Que des gens sont intervenus en faveur d'une solution ou d'une autre. À partir du moment où nous constatons la diversité des possibilités, nous commençons à nous poser la question suivante : pourquoi cette option a-t-elle été retenue plutôt qu'une autre ? Alors seulement, il commence à être possible de porter un jugement et de dire ce qui était bien et ce qui l'était moins. Nous pouvons alors comprendre directement que nous sommes personnellement responsables de l'héritage de ceux qui ont agi ici avant nous. Cela prend une importance croissante à mesure que nous nous éloignons temporellement des événements.

Olivier Lalieu¹

Les « lieux de mémoire » de l'internement et de la déportation France (1945-2004)

L'histoire des « lieux de mémoire » de l'internement et de la déportation en France reste à ce jour à écrire. Le propos peut surprendre après la publication de l'ouvrage pionnier de l'historienne Annette Wieviorka et de l'inspecteur général au ministère des Anciens combattants, Serge Barcellini, *Passant, souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde Guerre mondiale en France*, paru chez Plon en 1995.

Les auteurs soulignaient alors combien la plupart des plaques et monuments commémoratifs érigés dès 1945 l'avaient été afin de rendre hommage aux hommes et aux femmes disparus, singulièrement combattants et les victimes du nazisme. En ce sens, il s'agissait de lieux du souvenir et non des lieux de mémoire, comme Pierre Nora les a définis², c'est-à-dire des sites, objets ou personnalités, devenus « éléments symbolique(s) d'une quelconque communauté »³. Cette appropriation symbolique n'a guère existé durant des décennies s'agissant des ca

1. Historien, responsable au « Mémorial de la Shoah » de l'aménagement des lieux de mémoire et des projets externes.

2. Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, t.1, Paris, Gallimard (coll. « Quarto »), p. 15-21.

3. Barcellini, Serge ; Wieviorka, Annette, *Passant, souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde Guerre mondiale en France*, Paris, Plon, p. 7.